

bataille et un grand nombre de blessés plus ou moins grièvement se traînaient dans les broussailles.

Pendant la charge et en poursuivant l'ennemi, le maréchal-des-logis Mignot fut pris par le cou à un arbre où il resta un instant suspendu, et son cheval partit à l'ennemi avec tous les effets de ce sous-officier.

Tout le monde fit parfaitement son devoir, les tirailleurs et les chasseurs rivalisèrent de courage. Ceux qui se distinguèrent particulièrement sont : le maréchal-des-logis Mignot, déjà cité à l'ordre de l'armée pour l'affaire de Tampico, qui combattit avec son courage habituel, prit un autre cheval après la perte du sien, malgré des contusions assez graves, et contribua beaucoup au succès de la journée; le brigadier Michel qui fut blessé d'un coup de lance; le trompette Legru et les chasseurs Fayot et Pierredon.

Par suite du rapport que lui fit le sous-lieutenant Jeantet, le général en chef publia l'ordre suivant :

« L'un de nos convois ayant été attaqué le 28 janvier, du côté de Palo-Verde, la faible escorte qui l'accompagnait, composée d'un peloton du 3^e chasseurs d'Afrique, d'un détachement de tirailleurs algériens et de quelques hommes isolés appartenant à différents corps, a fait bonne contenance devant un corps assez considérable de Mexicains et a préservé le convoi de graves accidents. Le peloton de chasseurs a chargé l'ennemi avec une extrême vigueur, et le maréchal-des-logis Mignot a été signalé en particulier au général en chef pour l'énergie et la bravoure hors ligne que ce sous-officier a montrées en cette circonstance. Le général en chef, heureux de récompenser le vrai courage, accorde la médaille militaire au maréchal-des-logis Mignot.

« Au quartier général à Orizaba, le 6 février 1863.

« Le général de division commandant en chef,
FOREY. »

Le 29 janvier, nos deux divisions d'infanterie, l'artillerie et la cavalerie se massaient en avant, autour de Quécholac et de Palmar, qui ne sont qu'à quarante-cinq kilomètres environ de Puebla. Ces deux localités étaient assurées contre les surprises par des fossés et des parapets; précautions d'autant plus nécessaires qu'elles servaient de relais militaires et recevaient le parc de siège, les batteries de réserve, enfin les immenses approvisionnements de toute nature où l'armée devait puiser ses moyens d'action.

De son côté, le gouvernement de Juarez faisait ses préparatifs de défense; à la fin de janvier une division forte de six mille hommes se détacha de l'armée mexicaine d'Orient afin de combiner ses mouvements avec ceux l'armée d'Ortega. Le 2 février le commandant en chef Comonfort était à San-Martin, où il se mit en rapport avec Ortega; il amenait une quinzaine de canons rayés et son but n'était pas de se jeter dans la place qui était assez abondamment pourvue d'hommes et où commençaient à se déclarer les maladies ordinairement produites par l'encombrement.

Le corps d'armée de Comonfort devait s'augmenter de trois mille soldats d'élite et rester comme à cheval entre Mexico et Puebla, soit pour inquiéter l'armée assiégeante, soit pour surveiller tout mouvement partiel qui pourrait être tenté vers la capitale.

Privé de la perception des droits de douane à la Vera-Cruz, qui produisaient un revenu d'environ cinq millions de piastres, le gouvernement de Mexico avait porté à 10 p. 100 le droit de quinto et d'essayage sur l'argent qui n'était que de 3 p. 100, et imposé un nouveau subside de guerre sur les habitants les plus aisés de la capitale. Désespérant de vaincre, il voulait chercher à jeter de l'incertitude dans les rangs des soldats français par des proclamations qui prouvaient qu'il ne les connaissait pas. Le général Alatorre, commandant en chef de la 4^e division de l'armée d'Orient, était venu se poster au village de Los Reyes, tout près de nos lignes avancées, et avait lancé, le 16 janvier, une proclamation écrite en français. Il y disait, entre autres choses : « La France apporte le fléau d'une guerre injuste à ce pays libre, qui n'a commis d'autre crime que celui d'avoir prodigué ses sympathies à tous les Français qui sont venus s'y établir, et d'avoir voulu suivre le glorieux exemple que votre patrie a donné au monde entier par sa révolution de 1789. » Il termine par ces mots : « Soldats français ! il est impossible que le cri de *Vive la liberté !* ne trouve point d'écho dans vos cœurs. »

Les plus énergiques efforts étaient dirigés contre les guerillas qui secondaient les Français. Ximenez Mendizabal, surpris au rancho de Totola, près de Huejotzingo, avec son aide-de-camp Torrescano, avaient été fusillés le 8 janvier. La guerrilla de Mejia, une des plus redoutables aux troupes de Juarez, était poursuivie avec acharnement. Ce pays montagneux, où il s'était retranché, était cerné, d'un côté, par le général Alcázar, qui avait remplacé le général Artéaga comme gouverneur de l'État de Querétaro; de l'autre, par Sostenes Escandon, ancien gouverneur de l'État de San-Luiz-Potosi, et enfin par le gouverneur Garza, de Tamaulipas. Ces trois chefs disposaient de forces relativement considérables et se préparaient à faire une véritable bataille.

CHAPITRE XXIII

Discussion de l'adresse au Sénat. — Accusations de M. le marquis de Boissy contre l'Angleterre. — Discours de M. le général Husson. — Quelques mots de M. de Forcade la Roquette. — Adoption du paragraphe.

Dans cette expédition, une des plus lointaines qu'elle eût entreprises, la France suivait ses enfants avec un profond intérêt qui ne pouvait manquer de se traduire dans les délibérations des grands corps de l'État. Les brillantes luttes oratoires, que nous avons reproduites, n'avaient pas épuisé la question, qui reparut au Sénat, le 29 janvier 1863, dans la discussion de l'adresse.

Le paragraphe 6 du projet était conçu en ces termes :

« Sans doute, parmi les trois expéditions lointaines qu'accompagnaient les vœux du pays et qu'envisage avec espoir l'avenir de la civilisation, celle du Mexique a été, au moment de la retraite des deux puissances nos auxiliaires, l'objet d'une attente perplexé.

« Aujourd'hui, il ne reste plus qu'à marcher en avant, et nous nous confions à notre héroïque armée.

« Quand le drapeau est en face de l'ennemi, quand nos braves soldats ont les regards tournés vers les encouragements de la patrie, il n'y a pas d'autre politique pour un corps déliant que de leur envoyer des témoignages de son admiration. »

M. le marquis de Boissy, dont l'antipathie pour la Grande-Bretagne est bien connue, s'exprima ainsi :

« Je prends encore la parole, car il n'y a pas de mal, je crois, à ce qu'il y ait une discussion d'une heure ou deux sur l'adresse (*On rit.*) J'approuve sans réserve les termes et l'esprit du projet d'adresse. Je ne ferai qu'une seule observation sur le paragraphe 6 : c'est que la commission s'est montrée trop polie, c'est qu'elle a caché sa pensée sous des expressions qui ne la rendent pas complètement et qui choqueront l'esprit national en France.

La commission a parlé de la retraite des deux puissances nos auxiliaires au Mexique. Eh bien, cette expression de retraite est une inexactitude. Il y a eu désertion devant l'ennemi, il y a eu trahison de la part de l'une des puissances alliées (*Murmures*) ; et, messieurs, cette trahison a été telle que lorsqu'on a obtenu du général espagnol, je ne sais trop par quels moyens, qu'il nous abandonnât, qu'il nous trahit, l'Angleterre craignait tellement que la valeureuse armée espagnole refusât de suivre son chef dans sa défection qu'elle a proposé ses vaisseaux pour transporter les soldats de l'Espagne à Cuba.

L'expression dont on s'est servi est donc inexacte ; je proteste contre elle ; elle ne sera pas approuvée en France et ne saurait être expliquée. Il est certain qu'il y a eu trahison ; car l'Angleterre espérait que nous subirions, par suite de sa conduite, une grande perte en hommes et en argent. Et, pour en profiter, elle préparait ses fameux moyens de défense, qui ne sont en réalité que des moyens d'attaque. Son but a été en tout temps le même. Souvenez-vous de 1814 et de 1815, et consultez M. Thiers.

Cette opinion s'est toujours maintenue chez nos voisins, que la France et l'Angleterre sont deux puissances qui ne peuvent coexister. (*Rires et murmures.*) Si je suis ridicule, on rira ; si je me trompe, on me répondra ; mais je ne crois pas me tromper. L'Angleterre a toujours travaillé à notre affaiblissement ; de là sa dernière trahison. Voilà pourquoi je trouve l'expression de la commission inexacte et beaucoup trop polie.

Parmi ces moyens d'attaque que prépare l'Angleterre, il y

en a un auquel j'applaudis de tout mon cœur : c'est l'institution des volontaires. Pourquoi ? C'est que c'est un moyen révolutionnaire. On dit que les Anglais respectent la loi. Non, ils respectent les dragons. Pourquoi ? Parce qu'en Angleterre personne n'a servi. Quand l'instruction des volontaires aura habitué tout le monde au maniement des armes, le peuple n'aura plus peur des dragons, et vous verrez ce que deviendra la loi.

Je déteste la révolution, mais je l'aime, je la désire en Angleterre. (*Rires.*) Si l'Angleterre favorise la révolution partout, c'est qu'elle ne la redoute pas chez elle. Grâce aux volontaires, elle l'aura bientôt, et ce sera pour moi un jour de bonheur ! (*Nouveaux rires.*)

M. le général Husson demanda à présenter quelques explications.

« Messieurs, dit-il, l'expédition du Mexique est une affaire considérable dont on se préoccupe fortement ailleurs même que dans les hautes régions. Dans la masse du peuple on se demande la cause de cette guerre, on se demande si elle justifie les dépenses et les sacrifices auxquels elle nous entraîne ; sacrifices considérables sans doute, mais qu'on a beaucoup exagérés dans une partie du public. C'est pour répondre à l'anxiété qui s'est manifestée, dit l'honorable orateur, c'est pour donner quelques explications à ce sujet, et pour affirmer mon approbation de la conduite du gouvernement, que j'ai pris la parole.

Je regrette les dépenses auxquelles nous sommes obligés ; je déplore les souffrances de notre brave armée, sous ce drapeau, glorieuse et éclatante image de la patrie, qu'elle porte si bravement. (*Approbation.*) Mais une grande nation a quelquefois de tristes nécessités à subir dans l'intérêt de son honneur et de sa puissance.

Que s'est-il passé au Mexique ?

Les traités y ont été méconnus ; on y a insulté, emprisonné nos nationaux, les violences commises contre eux n'ont pas été punies ; ils ont été enfin l'objet de spoliations nombreuses. Une telle conduite imposait au gouvernement le devoir de faire entendre la voix de la France, la voix de l'Empereur. On avait fait preuve au Mexique de longanimité ; le temps était venu de faire preuve de vigueur et de résolution.

L'Espagne et l'Angleterre ont voulu faire cause commune avec nous ; mais, je l'avoue, cette triple alliance ne m'a inspiré tout d'abord qu'une médiocre confiance. (*Léger mouvement.*) Peut-être est-ce la conviction obstinée d'un ancien prisonnier des pontons anglais qui croit que l'Angleterre de 1863 reste la même que celle de 1814.

L'Angleterre nous a bientôt abandonnés, et l'Espagne l'a suivie. Pourquoi cela ? Le gouvernement anglais a trouvé l'Empereur trop exigeant de demander douze millions de piastres au Mexique, bien qu'il réclamât lui-même seize millions de piastres pour l'Angleterre.

D'un autre côté, M. le comte de Reus, sans beaucoup expliquer sa conduite, a beaucoup parlé de sa lame de Tolède... (*On rit.*) Je regrette qu'il l'ait remise au fourreau avant d'avoir vengé les justes griefs que l'Espagne peut reprocher depuis si longtemps au Mexique. (*Nouveaux rires.*) Du reste, le tyran mexicain a vu briller l'épée de Magenta et de Solferino, il a entendu l'écho de ce canon que l'amiral Baudin fit retentir à Saint-Jean-d'Ulloa, et la France aura bientôt obtenu une juste satisfaction. (*Très-bien !*)

En terminant, j'ajouterais que j'eusse désiré que la commission du Sénat, pour exprimer plus explicitement son approbation de l'expédition du Mexique, eût ajouté au texte du projet d'adresse un paragraphe qui aurait pu être ainsi conçu : « La France se devait à elle-même de poursuivre l'accomplissement des réparations légitimes que le gouvernement de l'Empereur avait demandées au Mexique. »

M. de Forcade la Roquette réfuta les deux orateurs en disant :

« Je regretterais que les paroles de M. le marquis de Boissy et de M. le général Husson ne fussent pas, devant le Sénat, l'objet d'une énergique protestation. Je ne m'explique pas surtout la persistance de M. le marquis de Boissy à réveiller des passions qu'il est de notre honneur de laisser dans l'oubli. (*Approbation.*)

Ces sentiments ne sont pas ceux du sénat, ne sont pas ceux du pays. Les sentiments du pays ont été exprimés d'une façon trop élevée et trop éclatante par l'Empereur, pour que je veuille y insister ici. C'est avec ce langage seul qu'il faut répondre à

des passions qui ne sont plus de notre temps. (*Assentiment.*)

Il n'est pas vrai, comme le disait M. le marquis de Boissy, que la France et l'Angleterre ne puissent coexister l'une à côté de l'autre ; au contraire, leur coexistence répond à des idées différentes et fait l'honneur de la civilisation. L'Angleterre représente surtout la liberté, à laquelle elle est plus façonnée que nous ; et la France, elle, représente l'égalité qui manque à l'Angleterre. La représentation de cette double idée est nécessaire à la fois à la grandeur des deux pays et au progrès de la civilisation. (*Très-bien.*)

Le paragraphe 6 fut mis aux voix et adopté sans autres observations.

CHAPITRE XXIV

Discussion de l'adresse au Corps législatif. — Amendement proposé. — Rejet. — Détails sur les opérations de l'armée. — Le Mexique et les États-Unis. — Lettre écrite de Quecholac.

La discussion fut plus longue et plus concluante au Corps législatif. Un amendement proposé par MM. J. Favre, Hénon, Darimon, E. Picard, E. Ollivier, portait :

« Nous admirons l'héroïsme de nos soldats combattant au Mexique sous un climat meurtrier et nous leur envoyons nos vœux les plus sympathiques. Mais le soin de l'honneur national ne dispense pas une assemblée politique de juger une entreprise dont elle peut aujourd'hui connaître les causes et prévoir les suites.

« Les forces de la France ne doivent pas être témérairement engagées dans des expéditions mal définies, aventureuses, et ni nos principes ni nos intérêts ne nous conseillent d'aller voir quel gouvernement désire le peuple mexicain. »

Développé avec talent par MM. Picard et Favre, combattu par M. le baron David et par M. Billault, cet amendement n'eut pour lui que ses auteurs, et les paragraphes 3 et 4 du projet d'adresse furent adoptés en ces termes :

« V. M. avait concerté l'expédition du Mexique avec deux grandes puissances dont la coopération aurait eu, sans nul doute, pour effet de diminuer les efforts de la France. Resté seul pour suivre une satisfaction nécessaire, vous avez eu raison de penser et de dire que le Corps législatif n'hésiterait pas à vous seconder.

« Nous espérons la fin heureuse et prochaine de cette guerre dans laquelle notre armée et notre marine donnent de nouvelles preuves de leur constance et de leur courage, et nous souhaitons qu'il en puisse sortir librement un gouvernement stable respectant les lois et les traités, et demeurant l'allié de la France. »

Que prouvait le vote presque unanime du Corps législatif ? C'est qu'à l'approche d'une heure décisive, il ne fallait ni affaiblir l'autorité morale du gouvernement français, ni décourager les troupes.

Au commencement de février, les Mexicains avaient, suivant les renseignements officiels, 35,000 hommes à Puebla qu'ils appelaient le Sébastopol mexicain ; 10,000 entre cette ville et Mexico ; 12,000 dans la capitale ; 8,000 à Querétaro, 12,000 à Guerrero. Ces troupes manquaient d'armes, et s'en procuraient difficilement. Les autorités des États-Unis avaient refusé l'autorisation d'en embarquer un convoi. Le ministre du Mexique à Washington se plaignait, en demandant pourquoi le gouvernement américain empêchait le libre commerce des armes achetées pour le compte du gouvernement de Juarez, tandis qu'il avait permis l'envoi de mules et de chariots au corps expéditionnaire français.

M. Seward répondit, le 23 janvier, qu'il ne reconnaissait pas l'état de guerre existant entre le Mexique et les signataires du traité de Londres, parce qu'il n'a été fait aucune déclaration de guerre. Les États-Unis ne pouvaient pas conséquemment régler leur conduite d'après les lois neutres, mais la défense d'exportation des armes s'appliquait à toutes les nations et s'expliquait par les besoins militaires du moment aux États-Unis.

On comptait d'ailleurs, dans la grande république américaine, bon nombre de partisans de Juarez, qui, après avoir raconté de prétendues victoires des Français, racontaient avec encore plus d'insistance de prétendues défaites. Le *Courrier des États-Unis* confondit ces fabricateurs de nouvelles en leur

citant deux passages des journaux de Mexico, à la date du 28 janvier 1863. Le premier portait :

« L'inaction de Forey semble près de finir, s'il faut en juger par certains symptômes significatifs. Les obstacles qui avaient retardé l'artillerie de siège ont disparu. L'évacuation de Tampico et de Jalapa ne s'explique que par le dessein de concentrer contre Puebla toutes les forces disponibles. Cette supposition se trouve confirmée par le fait que l'armée française opère en effet sa concentration. On a de plus remarqué dans le camp ennemi le mouvement précurseur des grands événements de guerre, et tous les renseignements que nous avons corroborés la présomption d'une prochaine attaque. »

Un autre journal mexicain ajoutait à ces informations ce qui suit :

« Les troupes françaises sont réparties entre Perote, San Andres Chalchicomula, San Agustin del Palmar, Quecholac et Tecamachaleco. Le village d'Acatzingo est encore occupé par Gonzalez Ortega. Dix fois depuis quinze jours on a tour à tour annoncé et démenti l'arrivée du général Forey à San Agustin del Palmar. Ces jours derniers, le général en chef de l'expédition française était encore à Orizaba ; mais un mouvement insolite dans les lignes ennemies a fait supposer qu'il y était arrivé ou qu'on l'y attendait. »

Ces extraits, dont l'origine n'était assurément pas suspecte, établissent d'une manière évidente trois faits :

- 1° Qu'il n'était survenu jusqu'à la fin de janvier aucun événement militaire de nature défavorable pour les Français ;
- 2° Que l'évacuation de Jalapa, de Tampico et de divers autres points secondaires a été un acte volontaire, expliqué à Mexico même par un mouvement général de concentration ;
- 3° Qu'enfin l'armée française était considérée comme prête à entreprendre des opérations décisives.

Cette armée, que les ennemis représentaient comme abattue, avait un entrain qui se reflète sur toutes les correspondances émanées de militaires faisant la campagne. Voici une lettre qu'un officier de chasseurs d'Afrique écrivait à un de ses parents domicilié dans le département de la Somme :

« Quecholac, 3 février 1863.

« Tu seras peut-être étonné de recevoir à cette date une lettre écrite à Quecholac, toi qui me disais que, sans doute, à cette époque nous serions à Mexico ; du reste, je ne m'étonne pas cette croyance et je pense même que ce doit être l'opinion en France ; mais en France on ne se rend pas bien compte des difficultés de ce pays et, en outre, l'intention du général en chef est, je crois, de n'attaquer Puebla qu'avec deux mois de vivres de réserve. Du reste, je t'annonce que nous partons demain pour San Andres. Jusqu'à présent nous avons appartenu à la deuxième division, et dorénavant nous serons attachés à la première, commandée par le général Bazaine. Demain nous rejoindrons cette division à San Andres, et si l'on en croit les bruits, nous ne resterons que peu de temps dans cette ville. »

« San-Juan-Batista, près Nopalucá, le 14 février 1863.

« Comme tu le vois par la date nouvelle, cette lettre aurait dû te parvenir quinze jours plus tôt, puisqu'elle devait partir par le courrier du 15 février et qu'elle ne partira que le 1^{er} mars ; mais comme je t'écrivais la veille de mon départ de Quecholac et que l'adjutant n'est pas venu me trouver, je n'ai pu envoyer la lettre. Comme tu le vois, depuis ce temps j'ai fait assez de chemin. Nous sommes d'abord allés à San Andres, de cette ville à Algez et de là à Nopalucá. Cette dernière route a été faite par nous pendant la nuit, car on nous avait demandés, croyant avoir besoin de notre concours à Nopalucá. Nous arrivâmes près de ce village le matin, mais les ennemis étaient partis. Après deux jours de repos dans une hacienda, à peu de distance de ce village, nous dûmes aller à la rencontre d'un convoi venant de Perote, c'est-à-dire sur notre droite. Nous fîmes, le premier jour, 10 lieues sans le rencontrer et nous revînmes coucher à moitié route. Enfin, avant-hier, nous revînmes à sa rencontre. Nous avions fait, sur une route un peu plus à gauche, environ 7 lieues, quand nous entendîmes plusieurs coups de canon, et en débouchant dans une plaine nous vîmes une forte troupe d'infanterie rangée en bataille. Nous ne savions ce que c'était, mais nous nous dîmes : « C'est sans doute le 51^e de ligne, » quand un feu de bataillon

reçut nos tirailleurs. Nous nous préparions à la charge quand nous reconnûmes l'uniforme français. Voilà ce qui était arrivé : le 51^e de ligne était engagé du côté opposé avec les Mexicains et on lui avait annoncé une diversion de Carabacal ou Carabajal (chef de bande) du côté où nous arrivions, de sorte que le 51^e nous avait pris pour l'ennemi ; mais comme le feu, heureusement, avait été ouvert de loin et précipitamment, personne ne fut touché. Nous approchâmes donc, et là on nous fit prendre le trot, pour nous porter sur les Mexicains, qui tiraillaient avec l'autre face. Après 2 lieues au trot et au galop, nous aperçûmes sur notre gauche et à droite du village nommé Los Llanos, une forte ligne de cavalerie ennemie qui nous attendait. Alors on nous fit prendre le galop et nous allâmes à eux ; malheureusement, à un kilomètre avant de les joindre, nous trouvâmes un champ de maïs coupé qui ralentit notre marche, car c'est une série de cônes en terre de 60 centimètres de hauteur, juxtaposés et portant à son sommet un tronçon de maïs. Tu penses bien que, dans ce terrain difficile, il fallait des chevaux comme les nôtres pour ne pas culbuter après quatre lieues de vives allures.

« Au moment où nous croyions être sur l'ennemi, que nous ne distinguions pas à cause de la poussière, nous nous trouvâmes en face d'une énorme barrière (ravin profond avec des bords à pic) qui arrêta notre course. Une partie des Mexicains, ou plutôt presque tous l'avaient passée, effrayés de la violence de notre charge ; ceux qui étaient encore de notre côté furent les uns tués et jetés dans la barrière, les autres pris. Nous découvrirent un passage et poursuivîmes les Mexicains de l'autre côté ; mais ils fuyaient sans oser résister sérieusement, nous tirant des coups de fusil. Arrivés dans la montagne, qui était tout près de là, ils recommencèrent à tirer plus fréquemment, mais de trop loin pour nous causer un mal sérieux. La première division de mon escadron, arrivée la première, a été la seule sérieusement engagée ; pour la seconde division, nous avons poursuivi aussi l'ennemi comme la première, mais nous n'en avons joint qu'un petit nombre. L'autre escadron, pendant ce temps, rejetait l'ennemi dans le village de Los Llanos. Si nous n'avions pas été retardés par le mauvais terrain, je crois que des 4 à 500 cavaliers qui étaient là, il n'en serait pas resté beaucoup pour aller porter les nouvelles.

« Comme tu le vois, ce terrain a changé une affaire qui pouvait être fort belle en une petite escarmouche, à notre grand regret. Ne va pas croire, surtout, que nous songions à des lauriers à ce sujet, car nous avons eu peu de peine, puisque l'ennemi s'est enfui, et, s'il y a un vrai mérite dans cette affaire, c'est l'entrain avec lequel la charge a été entamée quand nous croyions encore à une résistance très-grande de la part d'un ennemi nombreux.

« Nous n'avons pas perdu d'hommes, mais seulement 3 chevaux morts de fatigue et 1 du 1^{er} chasseurs d'Afrique tué par une balle au moment où nous rentrions. L'ennemi a eu à peu près 12 ou 14 tués, 5 prisonniers et 6 chevaux pris. Nous revînmes le soir même coucher à l'endroit d'où nous étions partis ; nous avions fait vingt lieues dans notre journée, dont cinq au galop ; tu comprends qu'après cela il n'est pas étonnant que 2 ou 3 chevaux vieux en soient morts. Je pense que le mouvement en avant va avoir lieu sous peu de jours, nous sommes les plus avancés... »

L'engagement dont parle cette lettre est du 11 février. Le général Bazaine, informé que des forces ennemies étaient réunies dans l'intention d'attaquer au retour un convoi dirigé sur Perote pour y prendre des vivres et rallier les hommes devenus valides, fit partir le général de Mirandol avec quatre escadrons, le 3^e zouaves et une section d'artillerie, pour Ojo de Agua d'où il devait, le cas échéant, protéger le convoi arrivant le 12 à Vintilla. Arrivé sur ce point, le convoi fut en effet attaqué par les troupes des généraux Aurellano et de Carabajal au nombre d'environ 600 cavaliers.

Le colonel Garnier, du 51^e, qui était chargé de l'escorte, avait déjà pris ses dispositions pour repousser l'ennemi, lorsque parut la colonne du général de Mirandol. L'ennemi se retira alors rapidement au pied des montagnes vers San Juan de los Llanos, où il se rangea en bataille. Le colonel du Barail, sur l'ordre du général, chargea avec deux escadrons du 2^e régiment de marche et fut appuyé par le 51^e ; arrivés près d'un ravin profond derrière lequel se trouvaient les troupes ennemies, les chasseurs d'Afrique découvrirent un passage qui per-

mettait de franchir l'obstacle et de prendre à revers les Mexicains. A la vue de ce mouvement, ces derniers prirent la fuite, laissant entre nos mains non pas 6, mais 15 chevaux, et une centaine d'armes.

CHAPITRE XXV

Combat du 18 février.

Un engagement non moins glorieux pour les troupes françaises eut lieu le 18 février.

En faisant une reconnaissance à Tepéaca avec des troupes sorties d'Acatzingo et de Los Reyes, le général Douay rencontra l'ennemi à hauteur de l'hacienda de San José. Ce n'était d'abord qu'une ligne de guerilleros embusqués qui engagèrent la fusillade. Deux pelotons du 3^e escadron du 1^{er} régiment de marche (2^e chasseurs d'Afrique), sous les ordres du capitaine de Foucauld, les chargèrent et les dispersèrent.

Voici comment s'exprimait le général Forey sur cette affaire, dans son rapport du 3 mars, en proposant M. Foucauld pour le grade de chef d'escadron :

« Cet officier, à la tête de deux pelotons de cavaliers (48 hommes), venait de disperser les tirailleurs guerilleros, qui l'avaient assailli d'un feu très-violent, quand il se trouva en face d'escadrons réguliers de zacatecos qui marchaient à sa rencontre. Il chargea sans hésiter.

« Ces escadrons prenaient la fuite, poursuivis de très-près par les chasseurs d'Afrique, lorsqu'une seconde troupe de réguliers, abritée derrière un large fossé, ouvre contre ces derniers un feu très-violent. Le capitaine de Foucauld aborde résolument ces nouveaux adversaires avec sa poignée de cavaliers, et réussit encore, grâce à son énergie et à l'intrépidité de ses hommes, à mettre en fuite un ennemi dix fois plus nombreux que sa petite troupe, et qui n'a pu se rallier qu'à quatre lieues du champ de bataille. »

Dans ce combat, l'ennemi perdit une trentaine d'hommes et laissa entre les mains des Français un officier et huit cavaliers prisonniers, sept chevaux, des fusils et des lances, sans compter un grand nombre d'armes brisées abandonnées sur le terrain.

De notre côté, les pertes furent trois sous-officiers tués en abordant les premiers l'ennemi, et quatre chasseurs blessés.

Le capitaine de Foucauld, qui s'était si vaillamment conduit au combat de San José, avait été nommé chef d'escadron par décret du 14 mars dernier, en récompense de sa brillante conduite dans une précédente occasion. Ainsi, la récompense demandée par le général Forey pour ce brave officier a été par avance accordée par l'Empereur.

A cette occasion, le général commandant en chef nomma chevaliers de la Légion d'honneur le lieutenant Vuillemot, du 2^e chasseurs d'Afrique, et le chasseur Bougeard, qui avait reçu cinq blessures, dont une très-grave, en disputant à l'ennemi le corps d'un sous-officier qui venait d'être tué. La médaille militaire fut conférée aux nommés Carpentier, maréchal des logis ; Gehlinger, Bechamps, Payé, chasseurs, en récompense de la bravoure et du dévouement qu'ils avaient montrés.

Un des officiers dont la troupe était venue renforcer la division du général Douay écrivait, quelques jours après, une lettre intéressante, où nous trouvons les détails suivants :

« Nous avons vu, dans notre marche sur Quecholac, bien des choses intéressantes auxquelles se rattachaient des souvenirs glorieux pour nos armes. A Orizaba, nous avons examiné à loisir le Borrego, témoin du brillant fait d'armes du commandant Dédie, alors capitaine depuis trois ou quatre mois seulement. En traversant la Barranca-Ceca, avant d'arriver à Acatzingo, notre mémoire nous a rappelé le brillant fait d'armes du commandant Lefebvre, aujourd'hui lieutenant-colonel du même régiment qui l'accomplissait, le 99^e.

« Enfin, nous aussi, nous avons traversé les grands et les petits Cumbrés, chacun de nous se demandait comment l'armée mexicaine avait pu laisser forcer un pareil passage. Après le Chiquihuite, les Cumbrés offrent les plus grandes difficultés qu'une armée envahissant le Mexique puisse rencontrer. Et dire que ces positions presque inabordablement ont été enlevées par le 2^e régiment de zouaves presque au pas de course ! Je ne m'étonne pas si le général Zaragoza s'est écrit en montrant

de la mauvaise humeur et en se retirant précipitamment : « On n'a jamais vu combattre comme cela ! »

« Nous sommes ici sur le commencement du plateau de l'Anahuac. C'est un pays qui doit être beau dans la saison des pluies ; mais aujourd'hui les arbres sont dépouillés, la nature est morte, et le sable qui couvre la campagne et surtout nos routes, sillonnées par un nombreux convoi, donne une triste idée de ce qu'il doit être en juin. Nous avons ici de l'eau en abondance ; mais malheureusement on a négligé d'établir des tonneaux d'arrosage, de sorte que la poussière, soulevée par le vent, pénètre partout, et que l'on a toutes les peines du monde à s'en préserver, même dans les maisons les mieux situées et les mieux fermées. Nous faisons comme nous pouvons.

« Aussitôt notre arrivée ici, le général Douay a pu se porter à trois lieues en avant, à Acatzingo, et le colonel L'Hérillier à Los Reyes. Ces deux points ont été occupés sans opposition de la part des juaristes, qui se sont contentés de tirer ou de faire tirer quelques coups de fusil sur nos grand-gardes, à une distance de 1,500 mètres. Nos soldats ne répondent même pas à de pareilles provocations.

« Le général Douay a fait une reconnaissance sur Tepeaca le 18 ; il y a rencontré 5 à 600 cavaliers du Zacatecas, qui ont été chargés et mis en déroute par 40 chasseurs d'Afrique du 2^e régiment sans attendre le soutien du 2^e zouaves. 15 tués, 6 blessés et 7 prisonniers, plus 12 chevaux ont été les trophées de cette journée, qui nous a coûté 5 chasseurs des plus braves, qui, emportés par leur ardeur et par leurs chevaux, sont arrivés au milieu des cavaliers ennemis et y ont été tués à coups de revolver. Parmi eux se trouvaient trois sous-officiers.

« Les événements se préparent. Le général Forey, qui est parvenu, à force d'activité, à réunir des approvisionnements considérables, va enfin se porter sur Puebla. La France et le gouvernement sont peut-être impatients ; mais restons justes au général Forey ; il n'a pas perdu un seul instant, et il aura eu le mérite de ne pas s'être laissé détourner de ses idées par aucun conseil plus ou moins tentant, que chacun a dû chercher à lui insinuer. Il s'était dit dès le début : Je réunirai des moyens de transport suffisants ; j'aurai des ressources en vivres telles que je ne puisse pas être arrêté dans mes opérations dès que je les aurai commencées. Il s'est tenu parole, et je crois qu'il est arrivé au but qu'il s'était proposé.

« Nous allons marcher sur Puebla, et nous y serons dans quelques jours. Nous trouvons sur le plateau beaucoup plus de sympathies qu'en terre chaude. Toutes les populations de ce village et de ceux environnants sont partisans de notre intervention. On dit qu'à Puebla c'est encore mieux.

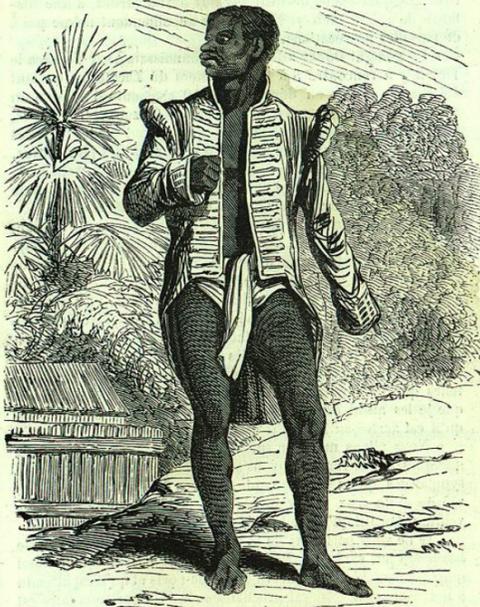
« Je ne vous parle pas de la chute de Juárez, dont on parle beaucoup ici, sans que rien de certain soit arrivé. On dit aussi que le consul de Prusse a reçu ses passe-ports et qu'il est attendu à notre quartier général prochainement. Un parlementaire est venu demander l'autorisation de le laisser passer jusqu'à la Vera Cruz. On ignore les causes de cette rupture, mais on peut les trouver dans sa protestation contre l'expulsion des Français de Mexico.

« On a dit ici que le bruit courait en France que nos troupes étaient démoralisées ; n'en croyez pas un mot ; elles sont pleines d'espérance et de vigueur : vous en aurez bientôt la preuve. »

A la suite de cette brillante affaire, les Français occupèrent Tepeaca sans opposition. Cette ville, située à 38 kilomètres au sud-ouest de Puebla, fut autrefois la capitale d'un État indépendant qui contracta une alliance avec les aventuriers espagnols et leur facilita puissamment la conquête de Mexico ; elle est environnée de vastes exploitations agricoles et tellement renommée pour sa salubrité, que les médecins y envoient les personnes faibles de constitution ; une belle route qui traverse Amozoc, met Tepeaca en communication avec Puebla.

On vit s'avancer sur cette route, le 20 février, une quarantaine d'étrangers qui venaient de Mexico. Les principaux étaient le baron Wagner, les chefs de la maison de commerce Eron et Forbes, dom Antonio Escandon, la femme et la fille du colonel Talcott. Après être restés quelque temps internés dans la petite ville de Léons, le banquier Jecker et les personnes qui avaient partagé son exil avaient été conduits au port de Manzanillo pour s'embarquer à bord du bâtiment anglais la *Clide*. Le corps diplomatique avait inutilement protesté, et le baron de Wagner,

ministre de Prusse, chargé des intérêts français et espagnols, s'était signalé par une virulence qui rendait intolérables ses relations avec le gouvernement de Juarez. Il dut songer à se retirer comme l'avait fait déjà depuis un mois M. Charles Wike, le ministre des Etats-Unis à Mexico. M. Corwin fut prié de prendre sous sa protection les résidents étrangers privés de leurs représentants naturels. M. Corwin déclina cette responsabilité, ce qui lui attira les reproches de ses compatriotes eux-mêmes. « Sa conduite, disait le *Herald*, journal de New-York, peut avoir été très-sage et conforme aux instructions qu'il a reçues du département d'Etat; mais elle semble bien peu charitable dans le moment actuel, bien qu'il soit probable qu'il ne peut faire grand-chose pour tout étranger qui aurait en ce moment des différends avec le gouvernement. C'est la première fois, disait encore le *Courrier des Etats-Unis*, qu'un diplomate refuse une demande de ce genre, dont l'acceptation est en général considérée comme un devoir de courtoisie internationale en même



Domestique noir au service du quartier général.

temps que d'humanité. Il est profondément regrettable que l'exemple d'un pareil refus vienne d'un représentant de la nation américaine. »

Le ministre de Prusse fut dans la nécessité de remettre au corps diplomatique en général les intérêts qu'il avait eu mission de protéger, et il se mit en route pour la Vera-Cruz. Aussitôt qu'il eut atteint les lignes françaises, une escorte lui fut donnée, et ce n'était pas une précaution inutile; car, aux environs de la Soledad, les voyageurs furent attaqués par des guerillas dont, au reste, on eut facilement raison. Le baron Wagner et ses compagnons de voyage prirent passage à bord du *Tasmanion*, qui arriva vers la fin de mars à Southampton.

Pour n'avoir pas à revenir sur ce qui concerne cet honorable diplomate, mentionnons son passage à Paris. Il y eut plusieurs conférences avec M. Drouyn de Lhuys, et, le vendredi, 3 avril, il eut l'honneur d'être reçu en audience particulière par l'Empereur, avec lequel il ne passa moins de deux heures.

Le baron Wagner, qui pouvait donner de *voix* des renseignements sur la situation des troupes françaises, n'hésitait pas à leur prédire un prochain succès.

CHAPITRE XXVI

Proclamations du général Forey aux Mexicains, aux habitants d'Orizaba et aux troupes.

La réunion des ressources de tout genre qui leur étaient indispensables permettait en effet de faire cesser une longue temporisation. Le 15 février, le général Forey annonça aux Mexicains qu'il marchait sur Mexico et protesta de nouveau contre la pensée qu'on attribuait à la France de vouloir leur imposer un gouvernement :

MEXICAINS,

Après le long séjour que le corps expéditionnaire sous mes ordres a été obligé de faire dans ses cantonnements, il va en sortir et marcher sur Mexico.

Quelque long qu'il ait été, le temps passé dans ce qui n'a eu que l'apparence du repos n'aura pas été perdu. Il aura servi, je n'en doute pas, à vous faire réfléchir sur les mensonges de ceux qui sont intéressés à nous représenter comme vos ennemis, et à qui les braves soldats que je commande ont donné un éclatant démenti, par l'ordre et la discipline qui n'ont cessé de régner dans leurs rangs.

Si nous sommes vos ennemis, nous Français qui protégeons vos personnes, vos familles, vos propriétés, que sont-ils donc ces Mexicains, vos compatriotes, qui vous gouvernent par la terreur, qui dévastent vos propriétés, qui, en ruinant la fortune privée par des exactions sans exemple, anéantissent la fortune publique, et tout cela pour conserver un pouvoir dont ils font un si déplorable usage ?

Oui, Mexicains, vous aurez reconnu par nos actes la vérité, la loyauté de nos paroles, quand, au nom de l'Empereur, je vous ai déclaré solennellement ce que je vous répète encore aujourd'hui, que les soldats de la France ne sont pas venus ici pour vous imposer un gouvernement; ils n'ont d'autre mission, entendez-le bien, après avoir arraché par la force à celui qui se dit l'expression de la volonté nationale, la juste réparation de nos griefs, que les négociations n'ont pu obtenir, que de consulter cette volonté nationale sur la forme du gouvernement qu'elle désire, et sur le choix des hommes qu'elle croira les plus dignes de lui assurer l'ordre et la liberté au dedans, sa dignité et son indépendance au dehors.

Après l'accomplissement de cette tâche, il restera à l'armée française l'obligation d'aider le gouvernement de votre choix à marcher résolument dans la voie du progrès, qui, en dépit de ceux qui méconnaissent le Mexique, parviendra à en faire un peuple qui n'aura rien à envier aux autres.

Alors ceux d'entre nous qui n'auront pas payé de leur vie le couronnement de cette noble entreprise retourneront dans leur patrie, heureux et fiers de l'accomplissement d'un grand devoir, s'il a pour résultat la régénération de votre pays.

Orizaba, le 15 février 1863.

Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire,
FOREY.

Au moment de son départ, le général Forey reçut le Corps municipal d'Orizaba, dont le chef, M. Péon, préfet politique, lui adressa cette allocution :

SEIGNEUR GÉNÉRAL,

Le Corps municipal a l'honneur de venir, au nom des habitants de cette ville, présenter ses respectueux hommages à Son Excellence le général en chef de l'armée expéditionnaire.

Après nous avoir honorés quelque temps de sa présence, après nous avoir fait apprécier et sa bienveillance et les hautes qualités de son caractère, nous voyons avec de sincères regrets que le moment de son départ approche.

Il ne manque pas à Orizaba des âmes reconnaissantes, de vrais patriotes qui se seraient empressés de témoigner à Votre Excellence les sympathies de leurs cœurs, si les hommes qui dominent le reste du pays n'étaient pas des frères.

Lorsque Son Excellence est arrivée parmi nous, le peuple n'était pas heureux.

Avec Votre Excellence sont venus le respect à la vie et à la propriété, des biens qui sont le but des sociétés organisées.

Votre Excellence a su donner une forte impulsion à l'œuvre magnifique du chemin de fer; Votre Excellence a su réaliser

de la fraternité la plus parfaite entre les militaires français et notre peuple; aussi, monsieur le général, le peuple aime déjà l'Empereur, Votre Excellence et ses braves soldats.

Monsieur le général, que Dieu bénisse la France et le Mexique, l'Empereur et Votre Excellence; que Dieu bénisse votre œuvre glorieuse. Votre Excellence part, mais votre mémoire restera toujours dans les cœurs des bons Mexicains, comme il reste toujours le souvenir d'un bonheur.

Une seconde proclamation fut adressée aux habitants de la ville où le général Forey avait fait un si long séjour :

Orizaba, 16 février 1863.

HABITANTS D'ORIZABA,

Je vais quitter dans quelques jours cette ville et commencer les opérations militaires pour lesquelles j'ai dû faire, afin d'en garantir le succès, de si longs préparatifs. Mais je ne veux pas vous quitter sans vous adresser quelques mots que vous comprendrez, car ils viennent du cœur. Et d'abord, je vous remercie pour la façon dont le corps expéditionnaire a été traité dans votre ville pendant un séjour de neuf mois. Durant ces neuf mois, l'ordre n'a pas été un instant troublé, et nos soldats ont joui d'une sécurité aussi parfaite que dans leur propre pays.

Si cet état de choses n'est point dû à votre sympathie, et je m'estimerai heureux de lui attribuer cette cause, il est dû tout au moins à de bonnes dispositions, et nous devons encore vous en remercier. Je ne crois pas me bercer d'un faux espoir, lorsque je pense que la conduite et la bonne tenue de nos soldats, qui, dans toutes les parties du monde, se sont conciliés l'estime et l'amitié de leurs ennemis, auront produit sur vous le même effet, vous qui avez été témoins de leur ordre, de leur discipline et de leurs manières affables; de même il est impossible que ceux de vos concitoyens qui les ont vus sur d'autres points du pays, n'aient pas reconnu en eux les fils de cette belle France qui marche à la tête de la civilisation.

Je nourris le doux espoir que vous avez compris les intentions de l'Empereur, qui n'a eu, je vous l'affirme, en nous envoyant au Mexique, d'autre but que d'obtenir par les armes une juste réparation pour les insultes que vous connaissez, et ensuite de réconcilier votre pays avec l'Europe et en particulier avec la France, pour laquelle vous auriez toujours conservé, sans votre gouvernement actuel, vos anciennes sympathies.

Quant à moi, si je demande au Ciel de bénir nos armes, c'est moins dans un vain désir de gloire personnelle, que dans votre propre intérêt et pour assurer la prospérité de votre beau pays, auquel nous venons apporter, au prix de notre sang, ces deux biens inestimables sans lesquels aucune société ne peut exister : la liberté et l'ordre.

Adieu donc, habitants d'Orizaba, ou plutôt au revoir, car j'espère que nous reviendrons parmi vous. Dieu seul connaît l'avenir; mais, quel que puisse être le sort qui m'est réservé, je n'oublierai jamais l'hospitalité que j'ai reçue ici, et je conserverai toute la vie les meilleurs souvenirs de votre ville.

Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,

FOREY.

Enfin une troisième proclamation fut adressée aux troupes qui allaient combattre.

SOLDATS,

Voici bientôt neuf mois qu'un petit nombre d'entre vous, marchant sur Mexico, a rencontré devant Puebla un obstacle que vous n'aviez pas les moyens matériels de renverser.

Vous dûtes alors différer l'accomplissement de la grande et noble mission que l'Empereur vous avait confiée, jusqu'à ce que vous eussiez reçu tout ce qui vous manquait pour cela; mais il a fallu du temps, parce que la France est loin, et qu'elle a voulu vous donner tous les moyens de vaincre.

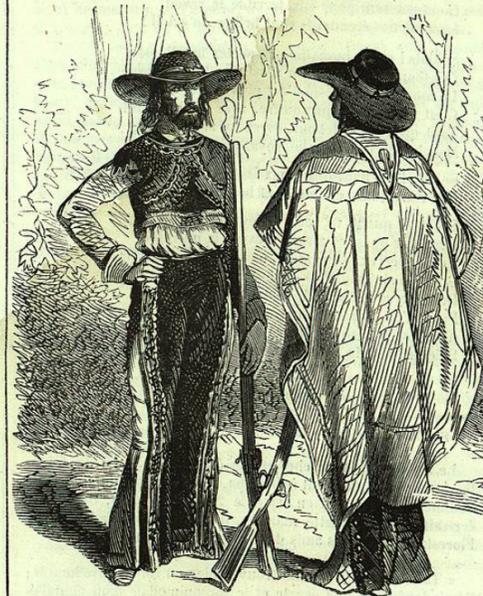
Ce temps, du reste, n'a pas été perdu, et un séjour prolongé dans vos cantonnements vous a fait apprécier par le peuple mexicain, qui a pu reconnaître, à l'ordre, à la discipline, qui n'ont cessé de régner parmi vous, que vous n'êtes pas les instruments d'une politique d'oppression, comme s'efforcent de le lui faire croire ceux qui ont intérêt à le voir courbé sous leur pouvoir arbitraire; mais que vous êtes bien les soldats de la France, de cette France qui marche à la tête

de la civilisation, portant haut et ferme son drapeau, dans les plis duquel peuvent se lire à côté des noms de tant de victoires qui l'ont illustré, ces mots : Ordre et Liberté!

Cette patience que vous avez mise à préparer vos moyens d'action, les soldats abusés du gouvernement qui règne encore pour quelques jours à Mexico ont pu, dans la présomption que leur a donnée leur facile triomphe du 5 mai dernier, l'imputer à la crainte qu'ils vous inspiraient. S'ils se sont endormis dans cette pensée, que leur réveil soit terrible!

Soldats, le temps du repos est passé : reprenez vos armes et marchez à la victoire, que Dieu vous donne, parce que jamais cause n'a été plus juste que la vôtre : vous avez à venger vos compatriotes soumis depuis longues années par le gouvernement de ce pays à des injures et à des excès de tous genres; vous avez en outre à rendre le Mexique à lui-même; quelle plus belle mission que celle-là!

Animés de cette noble ardeur qui vous a rendus si redouta-



Soldats mexicains à la suite de Marquez.

bles sur tant de champs de bataille, vous allez renverser tous les obstacles qui se présenteront devant vous.

Comme je vous l'ai déjà dit, soyez humains après la victoire, surtout envers les êtres faibles et désarmés; mais soyez terribles pendant le combat, et bientôt vous planterez le noble étendard de la France sur les murs de Mexico au cri de : Vive l'Empereur!

Orizaba, le 17 février 1863.

Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,

Signé : FOREY.

Cet ordre du jour produisit un grand effet sur les soldats, il fut commenté sous la tente. Un sergent des chasseurs à pied, M. Sabatier, imagina même de le mettre en vers, et le fait parut assez singulier pour que le *Moniteur*, où la poésie trouve habituellement si peu de place, publiât dans son numéro du 16 avril cette traduction rimée.

Soldats! depuis neuf mois nos aigles outragées Attendent le moment par vous d'être vengées.

Trop peu nombreux alors, vos frères imprudents Ont vu devant Puebla leurs efforts impuissants,